

LES HOMMES FORTS

L'Opinion Publique a publié jadis des portraits à la plume, écrits par M. A.-N. Montpetit ; et les journaux se passent le droit de les reproduire, depuis cinq ou six semaines. Comme bien d'autres, j'ai connu les hommes forts que la verve de mon ami rend de nouveau populaires.

J'ai vu Grenache lever la jambe et casser du bout de son pied le bras d'un colosse qui s'avavançait sur lui, armé d'un bâton.

J'ai vu Duhaime prendre à pleines mains et sortir de la foule un batailleur redouté, puis, le replantant sur ses quilles, lui dire avec une bonhomie charmante : " Comportez vous mieux — ce n'est pas joli."

Le capitaine Labelle me montrait un jour une chaloupe attachée à l'arrière du *Québec* : " Vois donc, me dit-il, l'imprudencence des promeneurs : à peine arons-nous fait deux tours de roue que la vitesse du navire fera chavirer cette embarcation comme une mitaine." J'avisai Montferrand qui rôdait aux environs et, en deux mots, lui contai l'affaire. Il sourit, empoigna la chaîne qui retenait la chaloupe, tira à lui, en goguenardant, et embarqua " toute la boutique " à bord du *Québec*, en moins de rien. Ce fut une affaire d'importance lorsqu'il s'agit de mettre à terre ce " passager " que cinq hommes remuaient avec peine.

J'ai vu Javotte Rouillard emporter sur son épaule un cochon gelé qui pesait trois cents, et que le boucher, propriétaire de la pièce, avait fait placer, par malice, en travers du chemin de la dite Javotte. Sachez que nous avons aussi nos femmes fortes ! Javotte tenait de son père une puissance de muscles qu'elle a transmise en partie à son garçon, Joseph-Marie, noyé l'année dernière pour avoir trop présumé de sa résistance à la fatigue.

Le grand-père Rouillard s'attelait un jour sur un " bateau du roi," et le montait sur la grève, mais voyant qu'on lui marchandait son salaire, il repoussait le bateau au fleuve—ce que dix hommes n'eussent pas été capables d'exécuter. C'est le même qui, d'un coup de poing, tuait raide un soldat anglais, au milieu d'une cinquantaine de ses camarades insurgés contre leur commandant.

Et Cadet Blondin ! qui portait la charge de trois hommes dans les portages. En voilà un voyageur ! Vers 1820, alors que les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson étaient en guerre, il cherche refuge, par un soir de tempête, dans un poste de la compagnie rivale. Personne ne le connaissait en cet endroit, mais on voyait bien à ses allures qu'il n'était pas de la " compagnie." Un quolibet n'attendait pas l'autre. Cadet se brûlait les sangs. Après avoir fumé la pipe, quelqu'un lui demanda de prendre un petit baril qui se trouvait dans un coin et de le lui passer. Il voulut faire la chose poliment, mais bernique ! l'objet lui glissa entre les doigts. Et les compagnons de rire aux éclats. C'était mettre le feu à la poudre. La poudre c'était Blondin. Quand au baril, il était rempli de balles. En deux secondes, l'hercule se baissa, enleva le malencontreux paquet et le lança contre le pilier qui supportait la toiture. Tout croula comme si une bombe y passait. " Et maintenant, dit-il, couchez dehors ; mon nom est Cadet Blondin."

Les anciens m'ont raconté que, durant la guerre de 1812, un détachement des artilleurs royaux passant à Yamachiche, y avait fait halte pour souper. C'était l'hiver. Sur des traîneaux on avait placé les bouches à feu, et sur d'autres les boulets. Quelques gaillards voulurent s'amuser aux dépens des gens du pays. Trois ou quatre entrèrent chez Blondin, et, sans dire bonjour ni bonsoir, enfilèrent l'escalier du premier étage. Aux cris des femmes, Cadet accourut. Le premier soldat qu'il saisit passa par la fenêtre, emportant vitres et barreaux, le second de même ; les autres s'échappèrent. Ce fut le signal d'une levée de baïonnettes, pour ne pas dire de boucliers. Les militaires n'entendaient pas avoir le dessous. Cadet, voyant sa maison cernée, s'échappa et courut vers les traîneaux—suivi de toute la bande. Alors commença une scène épique—un chant d'Homère.—Le Canadien empoignait les boulets, et de son bras formidable, les lançait comme eut fait un canon bien servi. Ce n'étaient point des boules de neige. Bras, jambes, etc., tout se brisait au contact de ces terribles joujous. Le quart de la troupe resta à l'hôpital. Il ne séjourna plus de " réguliers " à Yamachiche durant la guerre.

Je me demande si la force physique est héréditaire dans certaines nations, certains individus, certaines localités.

Oui et non.

Tout dépend de l'influence des milieux.

Suivant les conditions auxquelles est soumise ou se soumet une nation ou une famille, il vient un moment où cette nation, cette famille produit sa fleur. Depuis Adam c'est l'histoire des hommes. Le Canada n'échappe pas à la loi générale. Grenon, Blondin, Montferrand, Grenache, Rouillard, et d'autres, bien connus, ont été l'épanouissement d'autant de lignées ou familles qui,

avant comme après eux, ne surent produire un type susceptible de leur être comparé. C'est une fois pour toutes—bien qu'il se présente des quasi exceptions, car il y a, d'une génération à l'autre, progression ou décadence graduées et mesurées, rarement subites. Le père d'un homme fort est plus qu'un " homme du commun," et le fils d'un être extraordinairement doué vaut presque toujours son grand-père.

S'il arrive parfois que, à un siècle de distance, le phénomène de la force musculaire se reproduit, c'est que, durant cet intervalle, la famille s'est retrempée à des sources favorables et que la charpente humaine, muscles, nerfs et os, a emmagasiné, pour ainsi parler, des vertus nouvelles qui, un bon jour, se concentrent dans un second individu constitué comme l'était le premier. C'est encore influence du milieu, ou des circonstances si on préfère cette expression.

Ces circonstances, cette influence, que sont-elles ? L'air, le sol, le manger, le boire, la vie que l'on mène—en un mot l'hygiène.

Pourquoi dit-on que changer d'air est toujours excellent ? Parce que l'air n'est pas le même à dix ou vingt lieues de chez nous. Les émanations de la terre varient d'une manière étonnante. L'eau qui coule partout n'est pas la même partout, il s'en faut. Un site exposé au nord nous impressionne plus ou moins qu'un autre ouvert à l'est ou au midi ou à l'ouest. Les frêles, qui se ressemblent tant, diffèrent entre elles par les essences qui les peuplent. Les cultures ont des effluves particulières à leurs espèces, et celles-ci subissent encore des modifications, suivant les sols où elles poussent.

La nature est un grand laboratoire de chimie, composé de salles, de compartiments, de corridors. Il s'agit de tomber dans la bonne chambre. Ainsi, trente familles vigoureuses venues de France, il y a deux cents ans, ont habité une seigneurie privée des conditions requises pour le développement de la vie animale ; aujourd'hui, elles ne nous présentent pas un homme fort—ils sont tous de l'ordre moyen ; peut-être même ont-ils dégénérés au-delà de ce terme. Dans un territoire voisin, trente familles, originairement d'un type moyen, ont vécu sous des influences plus favorables : c'est aujourd'hui une pépinière de fiers-à-bras. Telle paroisse est renommée à cause de ses " bons hommes " ; telle autre, à côté, n'a rien de pareil—c'est logique. L'organisme humain ne nous rend que ce que nous lui prêtons.

Dans l'ensemble, les Canadiens-Français ont acquis en Amérique une force musculaire qui dépasse celle de leurs cousins de France. Les voyages si célèbres de nos compatriotes ont fourni à la race canadienne un contingent énorme de vigueur physique. Ce jeune pays, avec son climat sain, son agriculture, ses forêts résineuses, ses eaux si vives et si pures, la quiétude qu'il répand dans les esprits, sa nourriture abondante et riche par elle-même, a rafraîchi le sang des colons, calmé leurs nerfs, affermi leurs muscles, fortifié leurs os.

Il n'est pas nécessaire d'être savant pour comprendre cela : le chiffre du groupe que nous formons en dit assez. Trouvant un milieu favorable à sa propagation, le Français s'est propagé. C'est de cette manière qu'il a tourné Canadien. Dans un bon nombre de centres il est même devenu d'une trempe exceptionnelle. De là les hommes forts de M. Montpetit.

La gloire nationale se compose de plus d'un élément. Donnez-nous des corps robustes, je vous promets des esprits supérieurs. Ceci n'est pas une formule que j'invente. La science l'entend ainsi. Il existe une école qui affirme que l'intelligence est surtout remarquable chez les individus dont le père, le grand-père ou le bisaïeul ont été cultivateur ou forgeron. Quel joie pour les rédacteurs de *L'Opinion Publique*—par ils descendent tous de la faucille ou du marteau.

BENJAMIN SULTE.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er novembre 1881.

Il y a plus de dix ans que nous n'avons pas vu une température aussi douce pour la saison : nous voici à la Toussaint, et les arbres sont toujours verts, les fleurs encore épanouies, et le ciel, ainsi que le baromètre, désespérément au beau fixe.

Ce phénomène météorologique, qui certainement peut être très agréable aux promeneurs fashionables, a, par malheur, desséché nos campagnes et compromis l'industrie dans une foule de ses branches.

A New-York, notamment, nous sommes menacés d'une disette d'eau.

Sans eau nous ne pouvons rien faire,
Et le barbier le plus raseur
Ne pourrait point nous satisfaire
Pas plus que monsieur le brasseur.
Le tempérançier tout livide,
Le sillon, la fleur, le ruisseau,
Demande au nuage aride
De l'eau, de l'eau, de l'eau !

Sans eau le baobab superbe,
L'âne, le singe et le savant,
L'épi divin et le brin d'herbe
Seraient balayés par le vent.

Ce qui rajeunit notre terre
Et que je crains pour mon chapeau,
Ce qui profanerait mon verre,
C'est l'eau, c'est l'eau, c'est l'eau !

* *

Au moment même où j'achevais ce deuxième couplet, la pluie, que tout le monde demandait, s'est mise à tomber à torrents.

Si j'avais fait la chanson entière, nous aurions eu une inondation, c'est sûr.

O puissance de la poésie !

Mais quand il tomberait des hallebardes, cela n'empêcherait pas le—tout New-York—d'aller recevoir les délégués français, et moi-même de leur serrer la main. Oh ! je voudrais déjà être à vendredi prochain, à Terrace Garden !

Voilà certes un magnifique sujet pour une chronique. Que de phrases à effet je pourrais y trouver !

Que de pages le *Courrier des Etats-Unis* a déjà consacré à ces chers compatriotes, qui sont aujourd'hui encore les hôtes de la nation !

En vérité, les rédacteurs de ce journal se sont surpassés ; après eux, il ne reste plus rien à glaner !

* *

La presse de New-York fait ses gorges chaudes d'une piteuse aventure arrivée à Humbert Ier, lors de sa visite à l'empereur d'Autriche.

Il paraît que ce roi a des moustaches énormes et un plumet monumental.

Au moment de passer la revue des troupes, l'empereur François-Joseph invita gracieusement son hôte italien à monter le cheval qu'il voudrait bien choisir dans un assez grand nombre amené sur le champ de manœuvre à cet effet.

Ce roi barbu et panaché s'avance donc gravement au devant du coursier dont il veut faire sa monture ; celui-ci regarde avec effroi son grand plumet, secoue la crinière et se met à ruer comme un âne à qui l'on veut mettre le bât.

Humbert, qui se soucie peu de recevoir une ruade, porte le regard sur une belle jument hongroise qu'un valet galonné tient par la bride.

Déjà il est à deux pas d'elle ; encore une minute, et il va l'enfourcher.

Mais voilà que la pauvre bête aperçoit, à son tour, le grandissime plumet, l'effrayant panache que le vent fait ondoyer.

Pif, paf, patatras ! voilà la jument qui caracole et saute comme un bélier, se lève droite sur ses pieds de derrière et veut mordre le roi.

On avouera que c'est jouer de malheur !

Comment ! voilà un monarque qui loge au Capitole, courbe sous son sceptre la Sicile, Rome et Venise, tyrannise le Saint-Père, inquiète la France et cependant bat en retraite devant un cheval !

Corpo di Bacco ! c'est trop fort !

L'empereur d'Autriche, qui riait sous cape de sa mésaventure, lui conseilla alors de quitter son chapeau et de monter à cheval tête nue.

Grâce à cette politesse inusitée, le roi pu s'approcher d'un superbe alezan, monta en selle prestement et remit ensuite son chapeau.

A part ce petit incident, le roi d'Italie n'a eu qu'à se louer de l'accueil qu'il a reçu de la population de Vienne et de l'empereur François-Joseph !

* *

Il paraît que le volume imprimé à Québec, dont monsieur Lefavre, consul général à New-York, est l'auteur, est toujours très remarqué.

Le fameux poème de Longfellow, *Evangéline*, a été traduit en français avec bonheur.

On dit que c'est ravissant ! Nous sommes vraiment flattés d'avoir un consul aussi lettré !

Il me souvient d'avoir songé, il y a trois ans, à cette œuvre à la fois séduisante et difficile. Je voulais absolument doter *L'Opinion Publique* d'une traduction en vers de ce charmant poème qui est la gloire des Acadiens et le pilori des Anglais. Je n'ai pas le volume de M. Lefavre. Ceux qui le possèdent, ne manqueront pas de s'arrêter devant le portrait d'Evangéline dont je fus amoureux autrefois.

Il serait intéressant de comparer les deux traductions. En attendant que *L'Opinion Publique* donne des extraits du livre de M. Lefavre, moi j'offre comme curiosité le portrait, à ma manière, du vieux Bellefontaine et de sa fille :

Tout auprès de la mer une blanche maison
Élève son profil sur le clair horizon
C'est là que nous trouvons le vieux Bellefontaine,
Le plus riche fermier de cette vaste plaine ;
Un robuste vieillard, chène au sommet blanchi,
Mais qui devant le temps n'a pas encoir fléchi,
Ce qui donne à son front un orgueil légitime,
A son foyer le luxe et le bonheur intime,
Ce n'est pas seulement son beau porche sculpté,
Où la Vierge a sa niche et qu'ombrage l'éché,
L'élégant chèvrefeuille et le gai sycamore ;
Ce n'est pas son verger que septembre décore,
Le grand fauteuil de cuir d'où son œil peut tout voir :
La plaine, cet échin, l'Océan, ce miroir ;